



## **Résumés des communications des journées d'études du réseau d'information sur la céramique médiévale et moderne (ICERAMM-2012)**

### **Organisées par**

Laboratoire Archéologie et Territoires (LAT) (Philippe Husi, CNRS, UMR 7324 CITERES)  
Inrap (Alban Horry)  
Archéométrie et Archéologie (Yona Waksman, Cécile Batigne Vallet, UMR 5138, Lyon)  
Musées Gadagne

**Lyon, les 15 et 16 novembre 2012**

Vous trouverez ici la plupart des résumés des communications des journées 2012.

### **Céramiques médiévales et modernes entre Lyonnais et Dauphiné.**

Alban Horry (INRAP)

L'évolution du vaisselier en Lyonnais et Dauphiné, pendant les périodes médiévales et modernes, sans être en tout point identique, se rapproche d'une manière générale de celui observé dans d'autres régions de France. Les innovations que constituent alors la glaçure au plomb, l'engobage, ou l'émail stannifère apparaissent à peu près au même moment dans des régions éloignées ou voisines. L'utilisation de ces nouvelles techniques de fabrication aura un impact très sensible sur les styles décoratifs et sans doute aussi sur la morphologie des récipients et participent d'une avancée progressive vers un vaisselier de plus en plus diversifié.

Les observations reposent exclusivement sur du mobilier issu de sites de consommation car à ce jour aucun atelier ou structure de fabrication du haut Moyen Age n'a été découvert en région Rhône-Alpes. Au Ve siècle on note encore la présence de productions en céramique fine de type luisante ou DSP associées à des vaisselles en céramique commune qui annoncent les céramiques médiévales. Quelques rares céramiques importées du bassin méditerranéen arrivent encore jusqu'à Lyon et ce jusqu'au VIIe siècle (amphores, céramiques fines africaines). Pour résumer, le haut Moyen Age régional est caractérisé par un vaisselier hérité de l'Antiquité tardive avec des formes inspirées des vases en céramique fine et avec une majorité de vaisselles élaborées en céramique à cuisson post-oxydante. Les vaisselles communes diffusées et utilisées à partir du VIe siècle, sont à peu de choses près identiques à celles de Bourgogne, du Jura ou de Suisse occidentale et quelques formes particulières continuent d'évoquer des influences notables des régions septentrionales comme les pots biconiques qui appartiennent à l'aire burgonde et qui rappellent également les céramiques du Nord Est de la France. Les ateliers bourguignons de Sevrey dans le Val-de-Saône ont diffusé leurs produits dans le secteur qui nous intéresse et qui approvisionnent donc une grande partie de la région. A partir du début du VIIe siècle, s'amorcent les changements qui vont fixer le faciès céramique médiéval et ce pendant près de cinq siècles. Les céramiques communes rouges seront progressivement remplacées, et ce définitivement au début de la période carolingienne, par des productions exclusivement réalisées en pâte grise et dont l'origine, pour la plupart inconnue, est peut-être à rechercher dans le Val-de-Saône, en particulier dans le secteur du Beaujolais près de Lyon. Les études réalisées sur les contextes régionaux attestent d'un appauvrissement assez net du catalogue des formes et ce dès la fin du VIIe siècle.

C'est donc le pot globulaire ou ovoïde à lèvre en bandeau, sans anses et à fond plat en pâte grise qui règne désormais sur le vaisselier. Les seules évolutions perceptibles dans cette forme jusque dans le courant du Moyen Age central affecteront les types de bords qui sont somme toute affaire de génération. Les autres vases sont plus rares. On ne compte également plus que quelques rares formes ouvertes, illustrées par de grands gobelets en pâte grise apparus au VIe siècle et attestés jusqu'à la fin de la période carolingienne. Ces récipients rappellent fortement les pots en pierre ollaire des régions alpines et dont les similitudes sont perceptibles dans leur profil général et jusque dans les décors peignés présents sur les panses. Un peu avant l'An Mil, le répertoire des vaisselles est somme toute des plus restreints et s'inscrit dans un phénomène assez général du « tout gris », à quelques exceptions près, que l'on perçoit également dans les régions limitrophes d'un large sillon Saône-Rhône. Si l'on s'écarte donc peu des tendances attestées dans les régions environnantes, c'est sans compter sur quelques particularités assez marquées. Faisant suite à cette paupérisation du répertoire amorcée à la fin du haut Moyen Age, le pot globulaire sans anses, l'oule, évolue quelque peu avec l'utilisation maintenant quasi systématique du fond lenticulaire ou bombé et règne désormais du IXe au XIIe siècle. Ce vase est régulièrement accompagné d'autres formes emblématiques comme les cruches à bec ponté et plus rarement par les cruches à bec pincé. Au gré des découvertes on signalera ça et là des vases aux caractères particuliers surtout dans le répertoire des pots à liquide. Ces caractères sont observés sur l'intégralité de la région depuis les Mont du Lyonnais, les Alpes et jusqu'en Drôme provençale. Un des caractères les plus singuliers des céramiques du Dauphiné et du Lyonnais à cette période (et que maintenant on peut aussi attester en Forez, est le fond marqué. En effet, tous les sites des Xe-XIe siècles livrent des récipients « ornés » ou « imprimés » de marques en relief plus ou moins complexes sur la face externe des fonds. Les différentes études réalisées à ce jour permettent de définir les limites géographiques de ce procédé qui sont circonscrites entre, au nord le Lyonnais et le Rhône jusqu'à Genève et ne dépassent pas au sud la vallée de la Drôme, exception faite de quelques très rares éléments découverts en Provence. Ces marques sont des indices chronologiques fiables puisque l'on ne le trouve qu'entre le début du Xe et la seconde moitié du XIe siècle.

La découverte en 2008-2009 d'un atelier de potiers des environs de l'An Mil à Romans dans la Drôme dans le sud du Dauphiné permet d'ouvrir à nouveau le dossier « fonds marqués ». En effet, cette fouille a livré une très riche documentation mobilière de plus de 60000 tessons et les vaisselles fabriquées par les potiers s'intègrent au répertoire lyonnais et dauphinois des environs de l'An Mil. Tous les vases produits dans l'atelier appartiennent à la catégorie des céramiques communes à pâte grise et sont pour l'essentiel des pots globulaires multifonctionnels, oules, pots à becs verseurs pontés ou pincé ou très rarement et inédits pour la région quelques formes ouvertes avec des plats, jattes ou écuelles dont la similitude avec les vaisselles en bois est troublante. Un élément d'importance constitue un des aspects essentiels de la production de Romans : la présence sur une part non négligeable des fonds découverts, de marques en relief. L'analyse révèle une utilisation continue de cette pratique dans deux des trois phases de production déterminés, mais cependant non exhaustive, avec des motifs inédits et presque tous différents de ceux découverts précédemment dans la région.

C'est également à partir du Xe siècle, étape technologique à souligner, qu'apparaissent, dans la région les revêtements plombifères. Ces premières manifestations se font alors sur pâte grise et avec presque toujours des glaçures très épaisses, couvrantes, de couleur verte. La rareté et le profil des vases découverts évoquent avant tout des objets à vocation décorative et la cruche à plusieurs becs des fouilles de Charavines dans l'Isère en constitue un bel exemple. Ces produits sont sans doute d'origine régionale mais ne sont pas loin d'évoquer d'autres attestés dans le Nord-Ouest et le Centre de la France ou ceux des contrées méditerranéennes dont une partie est originaire d'Italie dans le Latium.

A partir de la seconde moitié du XIIe siècle et surtout aux XIIIe-XIVe siècles, le vaisselier régional entre dans une ère nouvelle. Il mêle alors des caractères stylistiques plutôt

septentrionaux nuancés toutefois par l'arrivée tardive de quelques éléments méridionaux. Au milieu du XIIIe siècle, l'oule ou pot globulaire disparaît, en tous cas en région lyonnaise, et achève donc une carrière entamée huit siècles plus tôt. C'est alors qu'apparaissent des récipients plus grands, munis d'anses, à larges fonds lenticulaires ou bombés, les marmites. Le profil général des marmites les rapproche des formes utilisées dans les régions méridionales, Provence et Languedoc. On notera également une diversification des vases culinaires avec les coquemars et les poêlons. Ces vaisselles de cuisine sont presque toujours en pâte grise, groupe technique qui représente encore entre 70 et 90% des ensembles céramiques régionaux et il faudra attendre le XIVe siècle pour voir émerger quelques rares récipients en pâte rouge recouverts, encore avec parcimonie, de glaçure plombifère. L'origine des pots à cuire lyonnais et dauphinois du bas Moyen Age est à ce jour presque totalement inconnue. S'il est un domaine où l'on peut également noter de vraies innovations par rapport aux environs de l'an Mil c'est celui de la vaisselle de table. Timidement apparus vers la fin du XIIe siècle, de petits pichets et cruches en pâte fine beige ou rouge recouvertes de glaçure plombifère parsemée vont progressivement s'installer dans le vaisselier. Dès le XIIIe siècle, ce dernier s'enrichit des formes élancées et fines aux décors et motifs polychromes réalisées à l'aide de molettes et de barbotines. Ces produits vont représenter entre 10 et 30% des vaisselles domestiques. Ils intègrent pour une part la catégorie des vaisselles dites « très décorées » emblématiques de l'Europe du Nord Ouest et dont Lyon et sa région jusqu'à Valence au sud constituent la limite méridionale de diffusion. Si ces vaisselles en pâte fine claire ou rouge glaçurée sont majoritaires, l'arrivée ponctuelle de produits issus du bassin méditerranéen est également notable avec les premières faïences en provenance de Provence et Languedoc. Les productions à décor « vert et brun » constituent de loin la majorité de ces vaisselles « importées » et sont présentes régulièrement en région lyonnaise et dans le sud du Dauphiné mais dans des taux qui restent toujours très faibles. Enfin, la présence certes très ponctuelle de céramique islamique dans la région, s'inscrit dans un phénomène généralement observé en France mais surtout dans les régions méridionales et constitue un point supplémentaire sur la carte de répartition de ces vases dans la France médiévale.

Pour finir et pour illustrer ce mélange des genres au bas Moyen Age on peut s'appuyer sur la fouille de l'officine de potiers à Aoste (Isère) en Dauphiné dont les deux périodes de production entre les XIVe et XVe siècles sont riches d'enseignements. Au XIVe siècle, l'essentiel des vaisselles est fabriqué dans une pâte rouge ou beige, parfois recouverte de glaçure plombifère parsemée. Les potiers proposent alors un catalogue bien diversifié où la vaisselle domestique (cruches, jarres, marmites) occupe une place respectable. D'autres objets, trompes d'appel, couvre-feux, et quelques carreaux de poêle font partie des produits manufacturés dans l'atelier. Enfin, inédites dans la région à cette période, des assiettes ornées de décors incisés de type « *sgraffito* » évoquent assurément les régions méditerranéennes. Plus tard, au XVe siècle, la production des potiers, avec toujours des vases destinés au service ou au stockage des liquides, cruches et jarres, se singularise par la création sans doute à l'occasion d'une commande de carreaux décorés destinés à revêtir des poêles de chauffage en terre cuite. La production de carreaux de poêle constitue donc de loin l'aspect le plus étonnant de cet atelier, avec des produits des plus variés et de qualité, ce qui est perceptible à la fois dans l'esthétique du répertoire iconographique choisi et dans la réalisation des carreaux. Cette découverte constitue un apport précieux pour observer l'installation d'un artisanat d'inspiration plutôt « germanique » dans ce secteur situé entre Dauphiné et Savoie ; c'est d'ailleurs l'attestation de production la plus méridionale en France. C'est par ailleurs sur ces carreaux que l'on voit apparaître l'utilisation d'une nouvelle technique de fabrication qui n'aura de cesse de se développer dans la région à la fin du Moyen Age : l'engobage. Ce procédé constitue à ce jour un marqueur chronologique certain dans un grand quart sud-est de la France, c'est-à-dire dans une période transitoire que l'on placera entre les XVe et le début du XVIe siècle. Il sera entre autres, à l'origine de la diversification et de l'essor du vaisselier céramique régional et moderne.

La découverte de plusieurs dizaines de milliers de tessons de céramique de la période moderne et du début de la période contemporaine lors des fouilles du Parc Saint-Georges à Lyon en 2002-2004 a largement contribué à relancer les études sur les céramiques entre le début du XVIe et la fin du XVIIIe siècle en région Rhône-Alpes. Depuis la fin des années 1980 plusieurs fouilles archéologiques majeures ont livré des lots considérables de mobilier qui permettent de reconsidérer dans leur globalité les céramiques régionales et leur évolution sur près de trois siècles. Ces mobiliers offrent aujourd'hui la possibilité, surtout grâce au développement de l'archéologie préventive, de travailler sur des masses documentaires à même de refléter les différents constituants des vaisselles et objets du quotidien en terre cuite utilisées entre Savoie, Dauphiné, Lyonnais et Forez. L'étude des céramiques modernes issues de fouilles archéologiques en région Rhône-Alpes s'est développée avec la création à Lyon en 1985 d'un groupe de travail exclusivement consacré à l'étude des productions médiévales et postmédiévales qui permet alors de fixer les bases des axes de recherche sur les vaisselles en terre cuite produites et consommées dans la région. L'aboutissement de ces travaux fut la réalisation de deux publications majeures : le catalogue de l'exposition « A la fortune du pot » en 1990 et le volume 12 des Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes « Pots et potiers » en 1996. La masse de mobilier accumulée depuis ces trente dernières années en région Rhône-Alpes est remarquable et a permis donc de constituer des ensembles de référence tout à fait exceptionnels avec près de 200 000 tessons pour les lots des XVIe-XVIIIe siècles issus de sites de consommation et dont plus de 60% proviennent de Lyon.

Le XVIe siècle (et surtout le milieu du XVIe siècle) apparaît comme une période de transition, pendant laquelle des poteries encore proches de la fin du Moyen Âge côtoient des céramiques « nouvelles », dont le développement aboutira à la création du vaisselier moderne. La variété des produits qui s'offre au consommateurs lyonnais ou dauphinois est intimement liée à plusieurs facteurs : d'une part à l'invention de nouvelles techniques de fabrication associée à la création de nouvelles formes, et d'autre part à l'approvisionnement dans des centres locaux ou régionaux très dynamiques, dans un contexte de développement commercial et d'économie florissante. Au XVIe siècle, les traditions installées depuis trois siècles sont toujours bien ancrées. Les pots destinés à la cuisine par exemple sont pour quelques années encore dans l'ère du gris de la période médiévale. Le succès, que confirme le nombre de marmites dites « à anses coudées » découvertes sur les sites régionaux le confirme. Ces dernières sont alors associées à des produits destinés à la cuisine et en céramique à pâte rouge glaçurée. Le début de la période moderne est fortement marqué par l'apparition de deux nouvelles techniques de fabrication, qui auront un impact remarquable sur les vaisselles domestiques. Il s'agit d'une part du recours à l'engobage, qui tend à devenir systématique, et d'autre part de la fabrication locale de céramiques recouvertes d'émail, les faïences. On dispose à ce jour pour se faire une idée très précise du vaisselier du XVIe siècle d'ensembles de référence remarquables comme celle de la place des Terreaux. En effet si un site peut à lui seul illustrer la céramique de la Renaissance à Lyon, c'est bien celui-ci qui constitue un document éclatant, abondant et diversifié. À regarder de plus près les origines des vases, on peut aisément imaginer l'approvisionnement sur les foires de la ville avec les pots à cuire de Bresse ou du Châlonnais, ou encore des assiettes et des petites écuelles en céramique engobées locales. Les faïences fabriquées par les Italiens sur la Presqu'île font une apparition remarquable aux côtés de pièces luxueuses d'Italie et d'Espagne. Le milieu du XVIe siècle voit donc émerger des produits dont la popularité ne cessera de croître jusqu'au début de la période contemporaine. Il s'agit de vases aux fonctions et aux formes diverses en céramique engobée glaçurée. Ce qui caractérise surtout ces nouvelles poteries, c'est la présence de décors réalisés à l'aide de barbotine. Responsable et tributaire de l'essor des vaisselles de table, le développement des céramiques engobées va surtout de pair avec l'apparition de procédés décoratifs variés jusqu'au sgraffito qui rappelle de près les produits italiens. Si la diversité des vaisselles de la région est en très grande partie redevable à l'essor des officines de céramique engobées et glaçurées il ne faut pas négliger l'impact de l'arrivée de céramiques aux origines plus ou

moins lointaines et diverses. L'analyse des dépotoirs révèlent l'attrait pour les faïences et le luxe de certaines pièces tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle. Si les majoliques et céramiques engobées italiennes constituent de loin les pièces d'importation les plus remarquées et les faïences espagnoles font également partie des produits forts appréciés. Quelques pièces très exotiques comme les porcelaines Ming et les grès céladons ou encore les productions ottomanes témoignent de la circulation, parfois sur de longues distances, de la céramique pendant le début de la période moderne. Les productions des Italiens installés dans la ville de Lyon occupent au XVI<sup>e</sup> siècle une place de choix dans le domaine de la faïence. Les fouilles ont révélé de nombreux fragments de ces pièces polychromes dont on peut déterminer avec plus ou moins de précision deux grandes périodes de production.

Les céramiques du XVII<sup>e</sup> siècle présentent assez peu de différences par rapport au XVI<sup>e</sup> et sont encore loin des changements d'importance qui vont affecter le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'essor des fabriques régionales de poterie va donner ses marques à la céramique moderne. Quelques éléments bien particuliers, comme par exemple l'accroissement du « Service Vert » issu de Bresse ou l'apparition de nouveaux procédés décoratifs, en font cependant une période à part entière. Au XVII<sup>e</sup> siècle, en effet, l'approvisionnement en vaisselle se fait, pour l'essentiel, auprès des centres de production de la région, en particulier ceux de Meillonnas-Treffort Bresse, apparus vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce groupement d'ateliers, formant dès lors des hameaux, permet à ces derniers d'installer leurs produits dans le quotidien de toute une région, depuis le Dauphiné et la Savoie jusqu'à la vallée du Rhône évinçant définitivement les pâtes grises et rouges glaçurées de tradition médiévale dans les cuisines. Au XVII<sup>e</sup> également presque toutes les poteries, et surtout celles destinées à la table, sont recouvertes d'engobes hormis dans certains secteurs de la région comme en Dauphiné. Elles représentent plus de la moitié des productions céramiques présentes dans les dépotoirs domestiques. Aux côtés de céramiques plus simples, recouvertes de glaçures de couleurs variées, les productions décorées connaissent un essor considérable. Ces produits supposés originaires de la vallée du Rhône ou du val de Saône, occupent une place de choix face à d'autres comme la faïence, qui se fait discrète dans l'équipement domestique et qui ne se manifeste que bien timidement avec des récipients peut-être en partie originaires de Nevers.

Aborder le XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas mince affaire tant les données sont foisonnantes et on peut véritablement parler d'invasion de la céramique par rapport aux quantités découvertes sur les sites régionaux. On citera pour mémoire les 50 000 tessons du XVIII<sup>e</sup> siècle découverts à Saint-Georges ou encore de nombreux lots divers dans le reste de la ville de Lyon, dans les campagnes environnantes, et les récentes études qui ont permis de rajouter aux connaissances en particulier les secteurs du Forez et du Roannais. Mais cette masse d'information permet de caractériser plus encore les objets du quotidien en terre cuite où la cuisine et la table sont bien sûr les deux lieux de vie les plus documentés. La batterie de cuisine présente désormais une gamme bien diversifiée de pots engobés et glaçurés utilisés pour l'élaboration des repas. On peut alors nommer les nombreuses jattes, les mortiers ou encore les faisselles. Les pots à conserve et des cruches décorées dites du Val-de-Saône utilisés pour le stockage. Les vases à cuire connaissent un essor tout particulier avec de nombreux poêlons, poêles, plats à cuire, casseroles, marmites, coquemars et terrines. On citera une des productions emblématiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, la céramique rhodanienne de Larnage ou « service jaune ». Le succès de ces produits est tel qu'ils sont distribués jusqu'à Besançon et dans le Forez et à l'ouest. Puis, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> s. arrivent du Jura sans doute d'Etrepigny de grandes jattes, terrines ou poêlons au décor caractéristique de taches brunes sur glaçure jaune ou simplement glaçurées de jaune ou encore de vert. De son côté, la vaisselle de table connaît elle aussi un essor particulier lié à la fois aux changements dans les méthodes de consommation et également en raison de l'accroissement des productions de faïence et des céramique engobées. C'est vraiment à partir du XVIII<sup>e</sup> s. que s'impose l'assiette individuelle ais les petites écuelles à oreilles sont encore largement utilisées, tant en faïence qu'en céramique engobée. Ces deux produits

occupent out le marché de la vaisselle de table en cette fin de XVIIIe s. Les faïences représentent désormais près de 40% des récipients à Lyon, chiffre qui peut néanmoins varier énormément suivant le secteur géographique ou le contexte social dont elles sont issues. Dans les dépotoirs domestiques analysés une faible part est occupée par des pièces décorées plus ou moins luxueuses et l'essentiel est constitué d'assiettes plates, blanches ou ornées d'un simple cordon bleu mais et on nommera aussi l'arrivée de produits chinois ou japonais en porcelaine. Les céramiques décorées aux engobes constituent un groupe parfois majoritaire ou exclusifs sur certains sites et caractérisés par une variété de procédés qui rendent compte des différentes techniques mises en place par les potiers régionaux mais qui restent pour la plupart d'origine indéterminée. De nombreuses assiettes, écuelles, tasses, saladiers, cruches, semblent vouloir concurrencer les faïences. Tenter de définir l'origine de ces produits n'est pas aisé, mais depuis peu de nouvelles pistes sont ouvertes grâce aux programmes d'analyses pluridisciplinaires. Cette gamme diversifiée d'objets en terre cuite est aussi perceptible dans d'autres domaines dont on ne citera ici que quelques rares exemples. Que ce soit l'hygiène corporelle avec les pots de chambre, bassines, pots à eau, bassins, cuvettes à laver, plats à barbe, aussi bien en faïence qu'en céramique engobée. L'éclairage et le chauffage se font à l'aide de chandeliers, bougeoirs et chaufferettes. Ces dernières en pâte commune sans revêtement, ont un profil très caractéristique.

Aborder les céramiques d'une période historique comprise entre Moyen Age et Temps Modernes ne peut pas ignorer bien sûr les recherches effectuées en parallèle au moyen de l'étude des styles et de leur évolution. L'analyse archéologique des vaisselles en céramique de la période moderne par exemple permet parfois une certaine désacralisation de produits qui occupent alors une place importante dans l'histoire des arts décoratifs. On pense tout de suite aux faïences que céramologue et archéologue ont soin de traiter en essayant de s'extraire, au moins partiellement, d'une analyse purement stylistique qui n'est pas toujours en lien avec leurs méthodes de travail. C'est à partir du début des années 1980 pour que les céramiques modernes régionales sont abordées par l'archéologie, dans le prolongement de celles du Moyen Age et occupent désormais la place qui leur est réservée dans la recherche. L'intérêt de ces études réside également dans la possibilité de mettre en contexte les céramiques et d'aborder voire d'esquisser lorsque c'est possible une analyse sociale du vaisselier qui passe aussi par une analyse fonctionnelle. Si désormais, grâce à la présence de ces données abondantes et à un travail continu depuis près de trente ans, les bases du vaisselier domestique lyonnais et régional sont fixées, il reste encore de très nombreux points d'ombre. Il semble qu'aujourd'hui il faille se tourner vers ces terres vernissées dont les études et les analyses révéleront sans doute, dans les années à venir, le maximum d'informations sur la circulation, la diffusion et la consommation des produits manufacturés en terre cuite.

## Les productions provençales du Val de Durance et du Sud Ventoux : nouvelles données archéologiques et approches archéométriques.

Catherine RICHARTE (Inrap/UMR 5648) et Yona Waksman (UMR 5138)

L'enquête concernant les ateliers potiers du val de Durance a été à la fois redynamisée et remise à l'ordre du jour à l'occasion des nouvelles découvertes réalisées à Forcalquier (Fouille de l'îlot M. Debout (C. Voyez-Inrap) et Manosque (fouilles de la rue Sans Nom (C. Voyez--Inrap et des Observantins. C. Barra - Inrap) Les analyses complémentaires ont été menées par Lucile Martinet (Université Michel de Montaigne - Bordeaux III) et ont été basées sur les sciences des matériaux (caractéristiques de la matière), corollaire indissociable de la céramologie et de la caractérisation même des objets de terre cuite. Ces travaux de laboratoire ont été réalisés sur des échantillons prélevés dans le mobilier archéologique de ces fouilles récentes. L'enquête se poursuit en parallèle d'une approche des sources historiques et iconographiques et des opérations archéologiques opérées sur les centres anciens de Manosque et de Forcalquier.

### **Premières données sur les productions du Val de Durance**

Lucile Martinet (UMR 5138), Yona Waskman (UMR 5138), Catherine Richarté (Inrap-UMR 5648)

Les analyses par Fluorescence X, microscopiques et par diffraction de rayons X des tessons provenant des sites de Forcalquier et de Manosque ont été réalisées dans l'optique d'une mise en perspective à partir des données anciennes de M. Picon (1991). Les résultats mettent en évidence deux groupes distincts. Le premier correspond au groupe anciennement attribué à Manosque, augmente de quelques échantillons trouvés à Forcalquier. À l'exception de deux tessons de Saint-Martin-de-la-Brasque, le second groupe contient uniquement des échantillons de Forcalquier. De plus, la présence dans les céramiques de ce groupe d'inclusions spécifiques à des formations marneuses entourant Forcalquier suggère qu'il s'agit d'une production locale. Ces résultats proposent donc d'identifier une production forcalquérienne distincte de celle attribuée à Manosque.

Le corpus a été réalisé sur la base de trente-sept échantillons, six provenant du site de Manosque et trente et un du site de Forcalquier. Ces échantillons sont des céramiques engobées et glaçurées postmédiévales, datées de la fin XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, essentiellement non culinaires (bols, écuelles à marli, coupes). Cette étude s'est attachée à caractériser d'une part, par l'examen des pâtes, une possible production des ateliers forcalquériens, distincte de la production manosquine supposée, et d'autre part à établir une première approche des techniques de fabrication de ces céramiques postmédiévales, à l'aide d'examen des pâtes, engobes et glaçures à la fois optiques et physico-chimiques.

### **Un atelier Forcalquérien ?**

Les pâtes des trente-sept tessons provenant des fouilles de Forcalquier et de Manosque ont ainsi été soumises à des analyses par Fluorescence X. Afin de constituer un corpus d'étude plus conséquent, et de ce fait plus représentatif des productions post-médiévales du Val de Durance. Les résultats des analyses effectuées par M. Picon au laboratoire de Céramologie de Lyon en 1995 sur trente-sept tessons duranciens, ont été ajoutés à ce dernier lot. L'étude de M. Picon avait alors permis de révéler, en accord avec les données archivistiques et archéologiques, l'existence d'un groupe A de céramiques aux compositions voisines qui pouvait s'avérer être le témoin de l'existence d'un centre exportateur manosquin.

En vue de rendre compte des différences de composition chimique des échantillons, nous avons utilisé une méthode de classification ascendante hiérarchique, dont les résultats sont

mis en forme à l'aide d'un dendrogramme. Ce dernier met en évidence l'existence de deux principaux groupes :

- un premier (**groupe 1**) de céramiques à pâte calcaire<sup>1</sup> (17,5±1,8% de CaO) aux compositions chimiques voisines dont les individus proviennent exclusivement du site de Forcalquier à l'exception de deux tessons de Saint-Martin-de-la-Brasque,
- un second (**groupe 2**) de céramiques à pâte non calcaire<sup>2</sup> qui correspond au groupe A de M. Picon en 1995, enrichi de six de nos tessons (NMA 896/897/898 provenant de Manosque, et NMA 926/902/925 provenant de Forcalquier). La différence entre les deux groupes est plus nette sur le diagramme binaire portant sur les éléments traces chrome et nickel.

Parmi les hypothèses pouvant venir expliciter ce constat, nous pouvons mentionner la possible existence de productions issues d'ateliers Forcalquiérens (groupe 1) et de produits provenant d'un centre exportateur de la région de Manosque (groupe 2), respectivement élaborés à partir d'argiles aux compositions chimiques distinctes. Ce postulat peut se voir renforcer par l'existence au sein du groupe 2 (Manosque ?) de productions de provenance forcalquiérenne : Forcalquier aurait ainsi pu être l'un des villages appartenant à l'aire de diffusion des produits manosquins. La différence de composition chimique entre ces deux groupes pourrait s'expliquer par les différentes formations géologiques qui entourent Forcalquier et Manosque, datant pour la première de l'époque Miocène (5-23 Ma BP) et pour la seconde de l'époque Oligocène (23-33 Ma BP) ; ces dernières constituent toutes deux des sources d'argiles marneuses et/ou de marnes.

Cependant, et malgré la convergence de ce postulat avec les données textuelles, il convient de rappeler qu'il ne s'agit ici que de suppositions, et que l'existence de ces deux groupes pourrait être remise en question si l'on imagine l'utilisation, par un même atelier, d'argiles provenant de contextes géologiques différents.

Ce sont toutefois ces mêmes deux groupes que l'on distingue par la suite lors des examens microscopiques menés en lumière naturelle, sur cassures fraîches et en lumière polarisée, sur lames minces. En effet, les observations ont révélé que les tessons du groupe 1 dit de Forcalquier ? (NMA 903, NMA 905, NMA 912 et NMA922) se caractérisent par la présence de microfossiles (charophytes), à l'inverse des tessons du groupe 2 dit de Manosque ? (NMA 898, NMA 902 et NMA 925) qui en sont dépourvus. Les cartes géologiques de Forcalquier [1982] et Manosque [1972] nous enseignent ainsi que la région de Forcalquier possède des zones de calcaire lacustre localement riches en charophytes – zones absentes des environs de Manosque - ce qui nous mène à penser que des sources locales d'argiles calcaires et de marnes sableuses situées aux environs de ces gisements calcaires pourraient probablement avoir été utilisées. Notons également que les argiles des tessons du groupe 1, de tri granulométrique hétérogène, ne semblent pas avoir fait l'objet d'une préparation spécifique. Contrairement à celles du groupe 2, pour qui le fort pourcentage en inclusions de quartz et leur tri granulométrique bien classé (100-250µm), pourraient nous indiquer une probable phase préalable de décantation, ou bien celle, moins évidente, d'un ajout de dégraissant minéral.

Les analyses menées par diffraction de rayons X sur un panel de cinq échantillons (groupe 1 : NMA903, NMA905 et NMA912 et groupe 2 : NMA898, NMA902) ont permis d'évaluer la température de cuisson des céramiques du **groupe 1** aux environs de **900-950°C**, par la mise en évidence de phases dites de « haute température ». Elles affichent des indications variables pour le **groupe 2** – dont l'échantillonnage est restreint à deux échantillons – avec une température de cuisson **supérieure à 950°C** pour le NMA902 et inférieure à 850°C pour le NMA898.

### **Approche des techniques de production de céramiques post-médiévales duranciennes.**

Les observations et analyses menées au microscope électronique à balayage couplé à la microanalyse de rayons X en dispersion d'énergie sur un panel de neuf sections polies

---

<sup>1</sup> Suivant la définition de Tite [1999]

<sup>2</sup> Ibid.

visaient l'étude de l'ensemble terre cuite/engobe/glaçure. Ainsi, elles ont permis d'ébaucher un des scénarii possible concernant la confection des céramiques étudiées.

1. Dépôt sur la pièce encore humide d'un engobe constitué d'une argile blanche supposée kaolinitique et d'un possible ajout d'une fraction plus ou moins grossière et importante de grains de quartz. La pièce en est enduite sur la face interne (pour les formes ouvertes) à l'aide de mouvements concentriques ou plus simplement grâce à un pinceau. Les pièces pouvaient alors se voir ornées d'un décor dit « a stecca » constitué d'incisions pratiquée au sein de l'engobe.

2. Application d'un mélange glaçant, à base d'argile, de silice et d'oxydes de plomb, sur le tesson engobé (cru ou cuit ?). Les oxydes colorants utilisés - à des teneurs plus ou moins importantes - lors des colorations dans la masse ou de l'élaboration de décors peints sont le cuivre pour le vert et le fer pour le miel et le brun soutenu.

3. Première (ou seconde cuisson ?) en atmosphère oxydante à une température pouvant atteindre les 900-950°C.

Les observations et analyses n'ont pas ici permis de déterminer si le mélange glaçant était appliqué sur un support préalablement cuit ou à l'inverse encore cru. Car, même si les zones d'interaction présentent des variations d'épaisseurs que nous pouvons considérer comme conséquentes (de l'ordre de 10µm pour les NMA905, NMA912, NMA916 et NMA925 et de l'ordre de 50 à 70µm pour les NMA902, NMA907, NMA910, NMA922 et NMA928 , voire 150µm pour le NMA907), il nous faut ici raisonner en terme de support kaolinitique.

*In fine*, bien qu'en l'absence de découverte archéologique d'ateliers, les analyses semblent corroborer l'hypothèse de l'existence d'une production forcalquiéraine, entité distincte des productions manosquines. De facture grossière, nous pouvons penser qu'elles firent l'objet d'un commerce plus local et peut-être moins « prestigieux » que les céramiques du groupe 2 dont l'importante distribution à l'échelle régionale, au delà du Val de Durance, est aujourd'hui reconnue.



Fig. 1 - Céramique du groupe de Forcalquier (Photo C. Richarté)

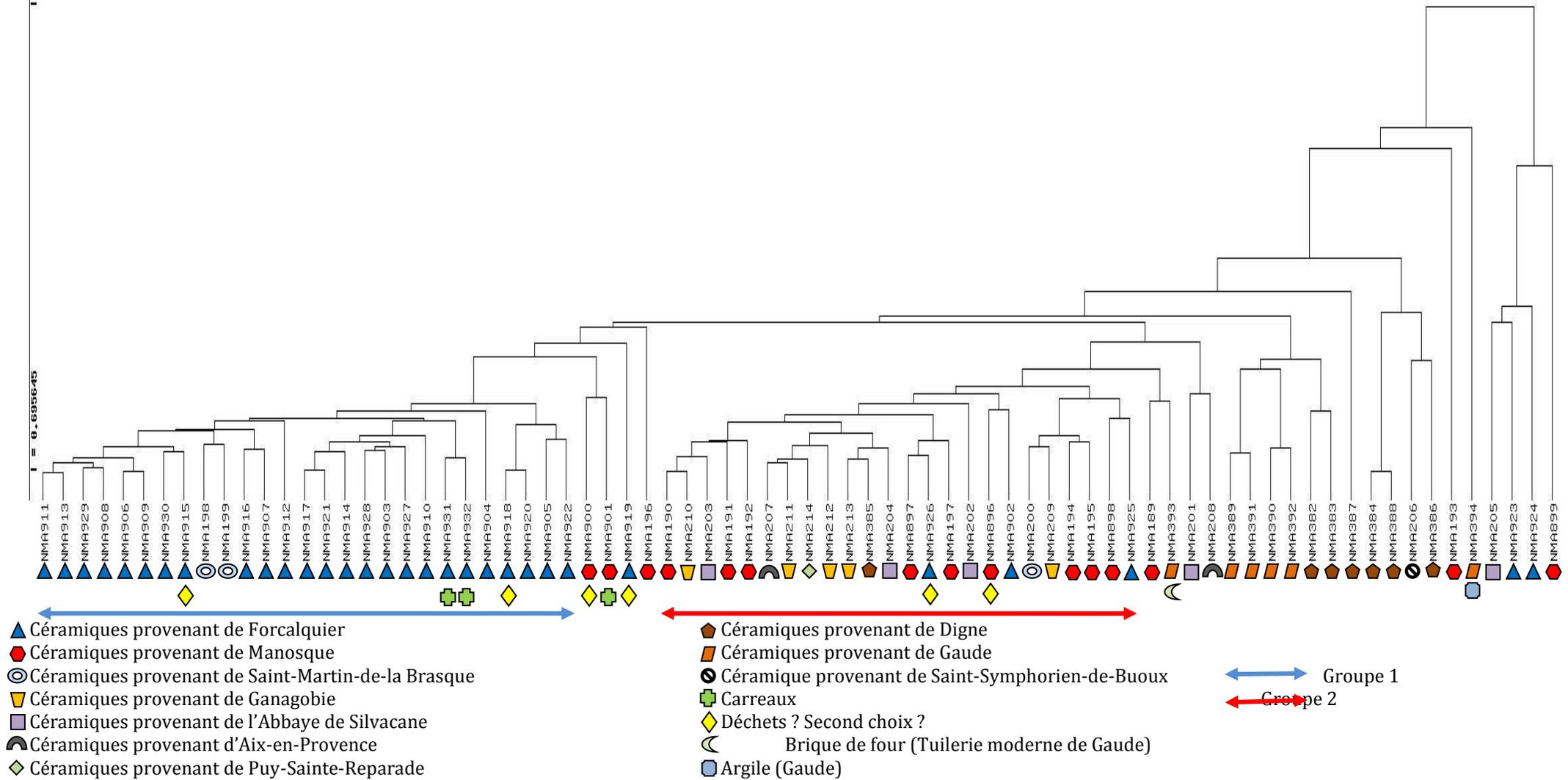


Fig.1: Grappe résultant des analyses effectuées en 2009 et en 1991 sur un échantillonnage de tessons provenant de sites duranciens. On distingue la formation de deux groupes, en bleu de céramiques supposées de manufacture forcalquiérenne, en rouge de céramiques supposées de manufacture manosquaine (Y. Waksman)

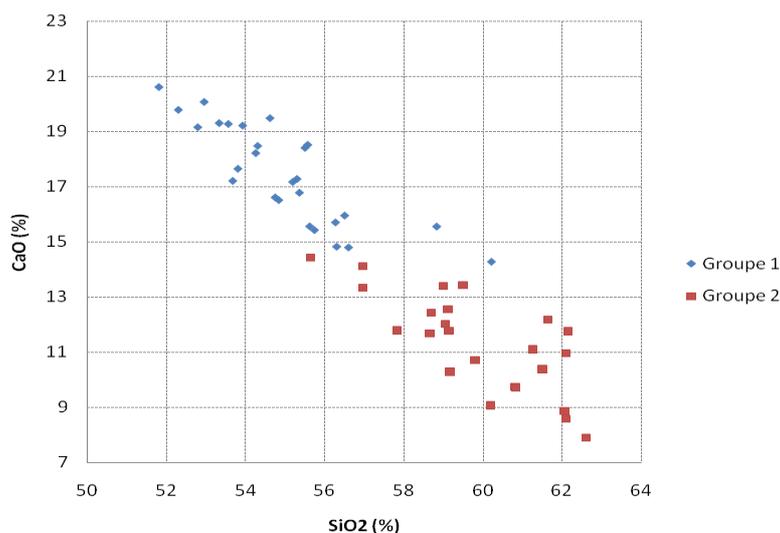


Fig. 2 : Diagramme binaire représentant la variation du silicium en fonction du calcium au sein des groupes 1 et 2 déterminés par les analyses en FX. (Y. Waksman)

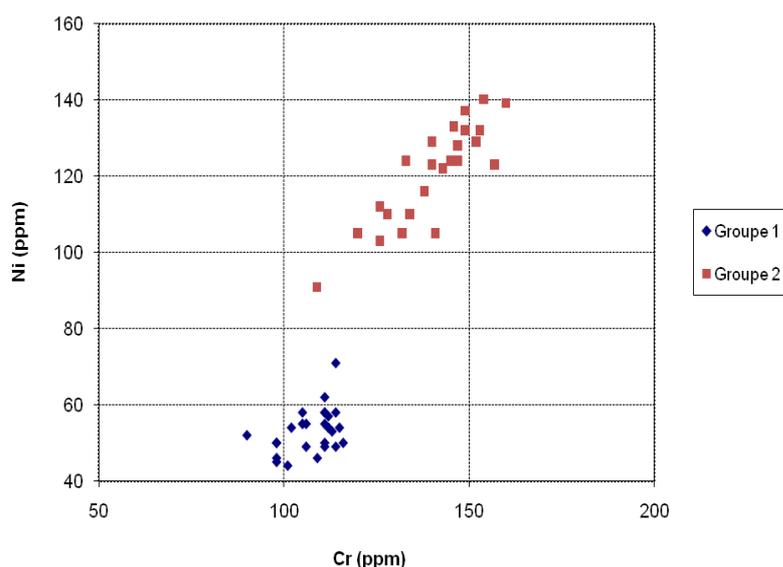


Fig. 3 Céramique du groupe de Manosque (Y. Waksman)

### Topographie, structures artisanales et production de céramiques grises médiévales et modernes à Bedoin en Vaucluse.

Catherine Richarté (Inrap- UMR 5648), Yona Waksman (Laboratoire de Céramologie de Lyon – UMR 5138)

L'exploitation de veines d'argile autour du Mont Ventoux est attestée dès l'antiquité. Les activités liées à la transformation de la matière sont souvent installées en bordure de forêts pour disposer plus facilement de combustible nécessaire à cette transformation par le feu. Les objets produits sont alors certainement des tuiles (*tegulae* et *imbrices*) et des céramiques fines pré-romaines, romaines et de la fin de l'Antiquité avec les ateliers de Crillon-Le-Brave (Meffre 1995), du Jonquier à Mazan (Carru 1997), de la villa des Bruns

(Richarté 1998) qui ont fourni d'importantes séries de mobilier.

La tradition artisanale de Bedoin, vivace jusque dans les années cinquante, n'est attestée qu'à partir du Moyen Age dans les textes. La plus ancienne mention est datée de 1344 (liste des habitants) et de 1350 pour la citation d'un four d'*oules*. L'activité devait y être importante, les sources écrites stipulent des ventes de poteries dans les années 1362 et 1363 et le cadastre de 1414, établi dans un contexte déprimé de ce début de siècle, 15 ateliers, plaçant le village au premier rang des officines provençales contemporaines (Amouric 1996, 63). Dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, Bedoin est également un centre de savoir-faire et « d'apprentissage » pour les potiers provençaux et notamment aptésiens (Amouric 1986, 132). En 1492, les *olliers* de Bedoin sont autorisés par le seigneur du lieu à prendre de l'argile ; ils sont à cette période constitués en confrérie (Amouric 1992, 340). Outre des tuiliers, les diverses mentions des périodes médiévales et post médiévales concernent des artisans fabriquant des poteries glaçurées (*oules* ou marmites) pour ces périodes vraisemblablement cuites en atmosphère oxydante.

Aux premiers siècles médiévaux (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles), la production paraît déjà active. La terre est modelée au tour et cuite. Les fours se répandent et la production se fait plus abondante (Cf. Four de la rue Coste Froide).

Pour les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, de véritables centres de production sont révélés par l'archéologie, et c'est le cas de Bedoin qui apparemment s'est très rapidement spécialisé dans cet artisanat. Les potiers y élaborent des céramiques culinaires, mais de grande qualité (résistantes aux chocs thermiques) également destinées aux villages et cités voisines (Avignon...). Les productions sont contraintes à des redevances exigées par le seigneur des lieux qui réclame une part des objets manufacturés.

Le plan cadastral de 1831 montre, à l'est de la butte sommitale du *castrum* primitif, le tracé d'une première enceinte et plus en contrebas celle du XIV<sup>e</sup> s. À l'ouest, le rempart surmonte un front rocheux creusé de « crottes » dans lesquelles la mémoire locale situe les ateliers des anciens potiers.

Au XV<sup>e</sup> s., la généralisation de l'usage du vernis et de l'émail cuit donne un nouvel élan à la poterie.

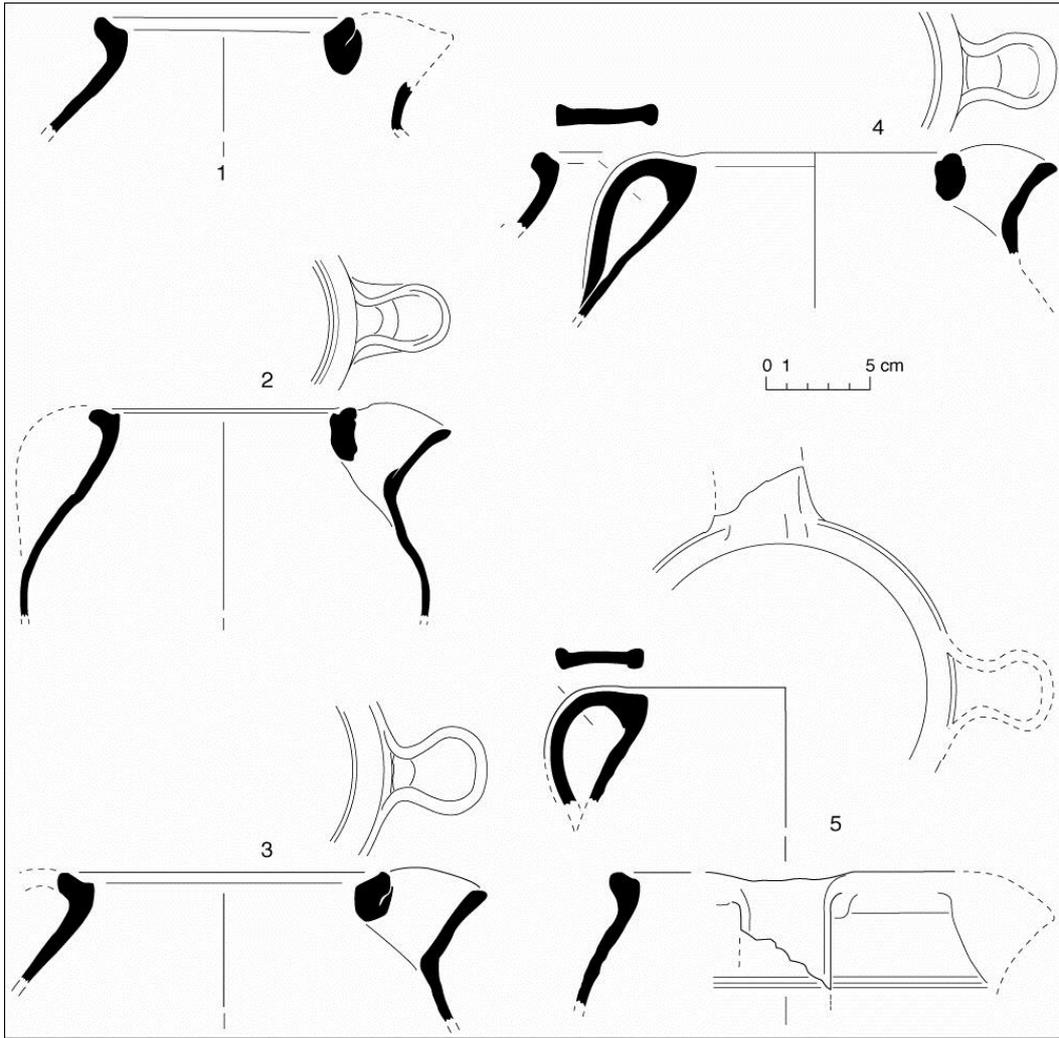
Dès le milieu du XVII<sup>e</sup>, la céramique est pour Bedoin la principale activité économique avec l'élevage, l'agriculture et l'exploitation des ressources du Ventoux et une part importante de la population y est employée. La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> marque un tournant décisif.

Au XIX<sup>e</sup>, la ville compte plusieurs poteries ou fabriques. Parallèlement, la réalisation de carreaux bruts et émaillés (tomettes) connaît un essor considérable. De nombreuses pièces sortiront quotidiennement de ces entreprises : briques, tuyaux, vases céramiques, vases sanitaires, vaisselles de table et de cuisine, etc.

Lorsque, au XX<sup>e</sup> siècle, l'activité industrielle commence à décliner, quelques artistes et artisans prennent le relais.

Les analyses géophysiques réalisées par Y. Waksman au Laboratoire de céramologie de Lyon (CNRS – UMR 5138) sur des tessons de la fin de l'Antiquité (Richarté 1998), les fragments datés de l'an Mil en pâte grise kaolinique (J.-P. Pelletier, C. Richarté, Y. Waksman 2006) ou encore en pâte claire glaçurée, issus de ramassages, ont mis en évidence la spécificité des argiles locales. Jusqu'alors aucune production médiévale n'avait pu être clairement identifiée, de même qu'aucune prospection n'avait révélé de structure d'atelier ou de dépotoir.

Aujourd'hui, quelques artisans vivent de l'argile et produisent des articles de jardin, des poteries vernissées, vaisselles provençales, des faïences décoratives ou utilitaires, des reproductions d'anciens...



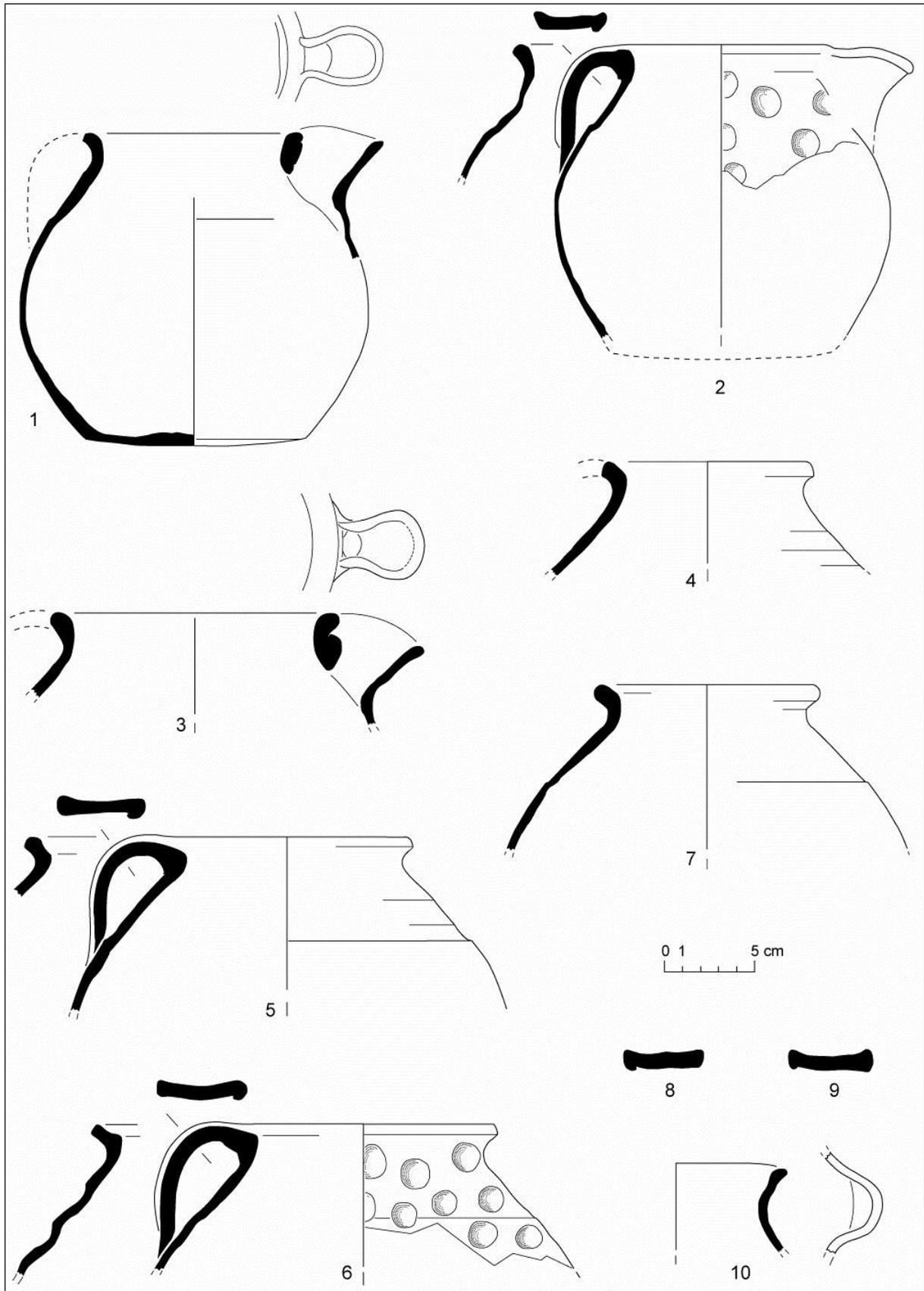


Fig. 1 et 2 : pots à cuire et à bec ponté du haut Moyen Âge (Dessins J.-P. Pelletier LA3M-UMR 7298)



Fig. 3 : Céramiques post médiévales 15e et 16e s. (Photo C. Richarté)

## La production de poteries à Beaucaire, collège Eugène Vigne (Gard) dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle.

Rémi CARME (Hades)

Les dessins de la céramique ont été réalisés par l'équipe du LA3M : Anne Cloarec, Guergana Guionova et Lucy Vallauri.

La fouille préventive réalisée préalablement à la reconstruction du collège Eugène Vigne à Beaucaire fait suite à une série de diagnostics réalisés par l'Afan en 1998 et 1999. L'évaluation avait révélé la présence de vestiges du Haut-Empire et d'un four de potier daté des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles.

La parcelle explorée couvre une superficie de 2000 m<sup>2</sup> environ. Elle se trouve au pied de la colline du Sizen, à l'extérieur de la ville médiévale, en bordure de la route départementale n° 999 qui reprend visiblement le tracé d'un axe ancien, remontant au moins à l'Antiquité. Deux principales occupations ont été reconnues dans les limites de l'emprise fouillée (Fig. 1) : une nécropole à incinérations du deuxième âge du fer et des aménagements à vocation artisanale, essentiellement des fours de potiers, datant du bas Moyen Âge. Entre ces deux moments s'intercalent quelques vestiges d'époque romaine.

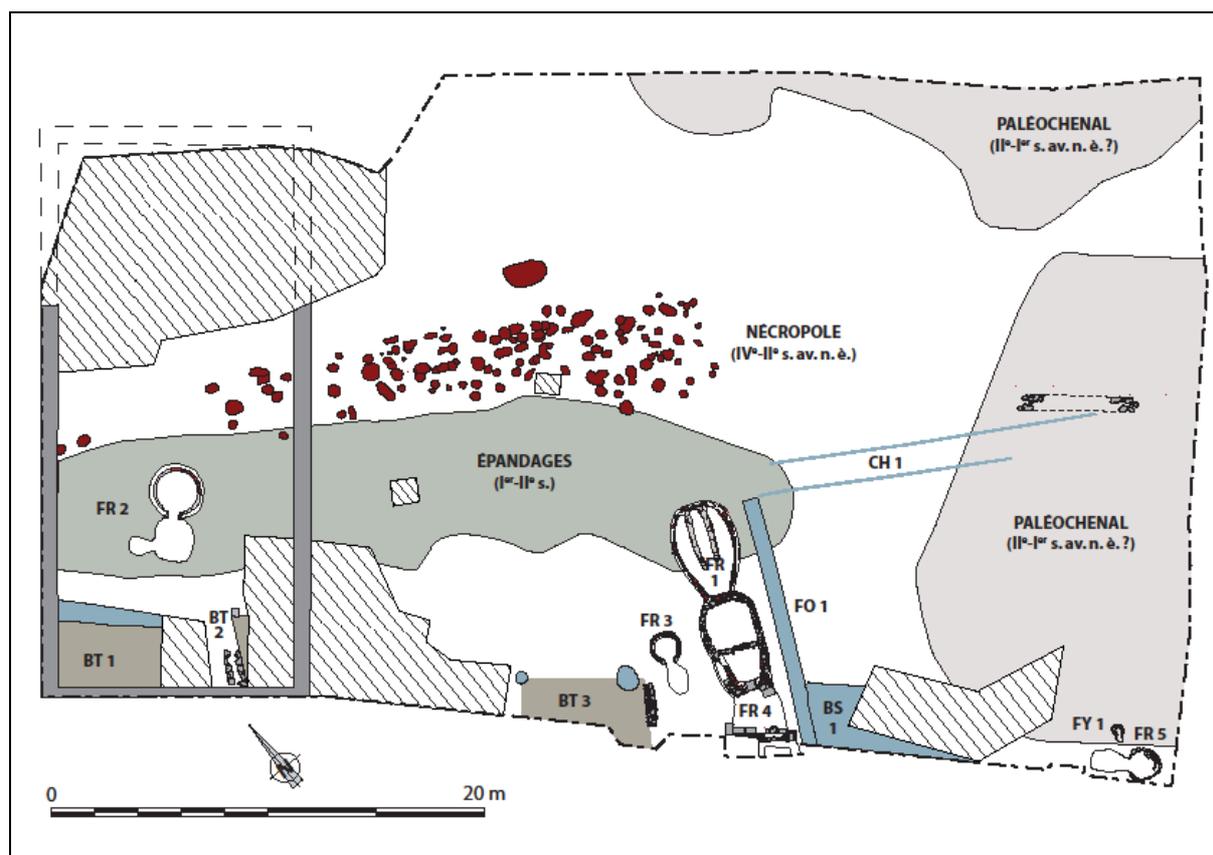


Fig. 1 : nécropole à incinérations du deuxième âge du fer et aménagements à vocation artisanale, essentiellement des fours de potiers, datant du bas Moyen Âge

Les structures artisanales médiévales se concentrent dans la partie méridionale de l'emprise de fouille et semblent correspondre à trois unités de production distinctes, installées dans un faubourg de la ville médiévale, le long de l'ancienne route de Nîmes.

À l'ouest, un four de potier de plan circulaire (FR 2) et d'un diamètre de 2 m environ a été repéré. Ses parois sont bâties de moellons calcaires entre lesquels s'intercalent quelques fragments de tuiles. La sole, disparue, reposait sur des arcs composés de tuiles fragmentaires enjambant le foyer. Vers le sud, la porte débouche sur une fosse de travail ovale dont la paroi occidentale est percée d'une petite niche. À quelques mètres au sud de cette structure, les vestiges de deux bâtiments excavés ont été mis au jour (BT 1 et BT 2). Ces espaces sont assez mal conservés et aucun indice ne permet de déterminer précisément leur fonction. Néanmoins, leur proximité avec le four et les indices chronologiques recueillis (mobilier, datations <sup>14</sup>C) les rattachent avec vraisemblance à l'occupation artisanale du secteur.

Au centre de l'emprise, plusieurs fours de potier ont été identifiés. Ils sont tous à peu près disposés selon la même orientation nord-est – sud-ouest. Le plus ancien est un four « à languette » présentant plusieurs réaménagements (FR 4). Dans son état principal, le fond et les parois du foyer ainsi que les couloirs de chauffe sont intégralement recouverts d'un enduit argileux, fortement induré par le feu. La banquette axiale, partiellement conservée, est faite d'adobes d'argile violette. Située en limite d'emprise, sa fosse d'accès est fermée au sud par un mur en pierre sèche, équipé d'un escalier et percé d'une porte. Celle-ci débouchait probablement dans un bâtiment qui devait se développer vers le sud, hors de l'emprise de fouille. Ce premier four de potier a été comblé et en partie recoupé lors de la mise en place d'un second, situé au nord et dans le même axe (FR 1). Ce four oblong est équipé de deux murets axiaux qui supportaient la sole, disparue. Celle-ci était formée de petits arcs transversaux enjambant les trois couloirs de chauffe. Les parois latérales sont faites d'adobes et de quelques briques de récupération, visiblement antiques. La porte du foyer, intégralement conservée, est composée de deux arcs clavés juxtaposés.

Sur leur flanc est, ces fours en enfilade sont longés par un drain (FO 1) qui permettait de les maintenir à l'abri de l'humidité. Ce petit fossé déversait visiblement une partie de son flux dans une grande fosse quadrangulaire, partiellement observée et interprétée comme un bassin (BS 1).

À l'ouest de cet ensemble prend place un petit four circulaire assez mal conservé, d'un diamètre de 1,20 m environ (FR 3). Ses parois sont construites de fragments de tuiles canal et de moellons calcaires, liés à l'argile et disposés en « arête de poisson ». La porte du foyer ouvre vers le sud sur une fosse d'accès peu marquée. La vocation potière de cette structure n'est pas totalement assurée, mais cette hypothèse demeure la plus vraisemblable. Un espace couvert de type appentis (BT 3) jouxte ce petit four à l'ouest.

Enfin, dans l'angle sud-est de la parcelle, la fouille a révélé la présence d'un foyer (FY 1) et d'une structure de cuisson (FR 5) dont la fonction n'a pu être clairement définie. Il s'agit d'une excavation circulaire mesurant 1,20 m de diamètre environ et profonde de 1 m, se prolongeant vers l'ouest par une fosse oblongue. Ces deux structures sont contemporaines et entretiennent sans doute un lien fonctionnel qui, à ce stade de l'enquête, demeure inconnu.

Ces trois secteurs ont livré un mobilier céramique identique qui permet de connaître les productions des ateliers mis au jour. Celles-ci se répartissent, de manière inégale, en deux grandes catégories qui ont visiblement été cuites simultanément dans les mêmes fours. D'une part, il s'agit de poteries communes glaçurées à pâte kaolinique, largement majoritaires. Les formes identifiées (marmites, jattes, poêlons, couvercles, pots à anse...) sont essentiellement destinées à un usage culinaire (Fig. 2), même si cette famille renferme quelques pichets et d'autres objets plus originaux (chapiteaux d'alambic, tuyaux, *albarello*...). Par l'argile utilisée comme par le répertoire des formes, ces poteries sont assimilables à celles du « groupe de l'Uzège », très largement diffusées dans le Midi méditerranéen à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Dès lors, il est possible d'envisager que les vases beaucairois ont été fabriqués avec une argile importée de cette région, même si des analyses de pâte seront nécessaires pour valider pleinement cette hypothèse.

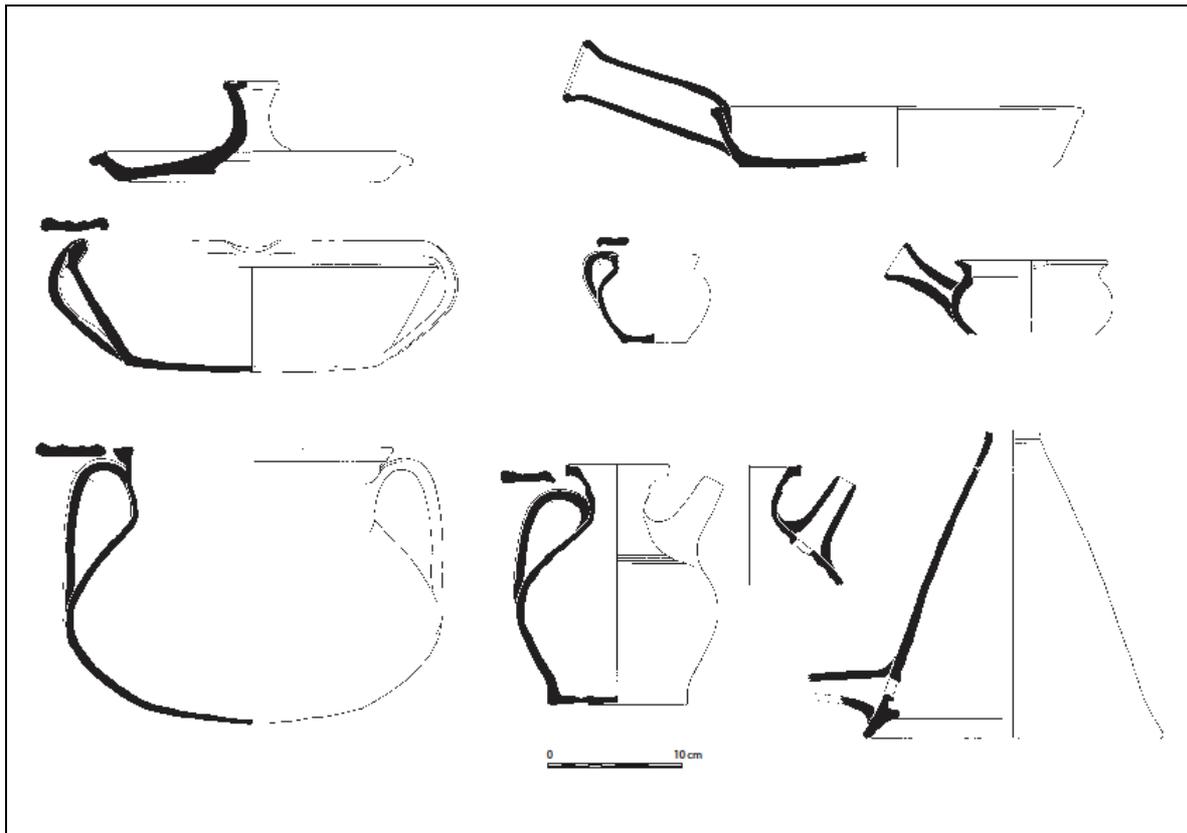


Fig. 2 : marmites, jattes, poêlons, couvercles, pots à anse et chapiteaux d'alambic.

D'autre part, les ateliers identifiés ont produit en faible quantité des vases émaillés, monochromes ou décorés en vert et brun. Ces récipients ont été principalement réalisés dans une argile calcaire, même si une faible proportion utilise une argile kaolinitique similaire à celle employée pour la vaisselle commune. Le répertoire des formes (cruches, coupes, bols...) renvoie à la table et au service (Fig. 3). L'existence d'une production de faïences dites du « groupe de Beaucaire », aux caractéristiques techniques et formelles bien marquées, était pressentie depuis plusieurs décennies. Cette hypothèse a visiblement trouvé ici sa pleine confirmation archéologique. En ce sens, ce site constitue le second exemple d'atelier méridional ayant fabriqué des faïences, après les officines de Sainte-Barbe à Marseille qui s'inscrivent toutefois dans une chronologie plus haute.

Les mesures archéométriques réalisées (archéomagnétisme,  $^{14}\text{C}$ ) la numismatique, l'analyse typologique des poteries et l'étude des autres mobiliers (verre, métal) convergent pour situer l'activité de ces ateliers dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle.

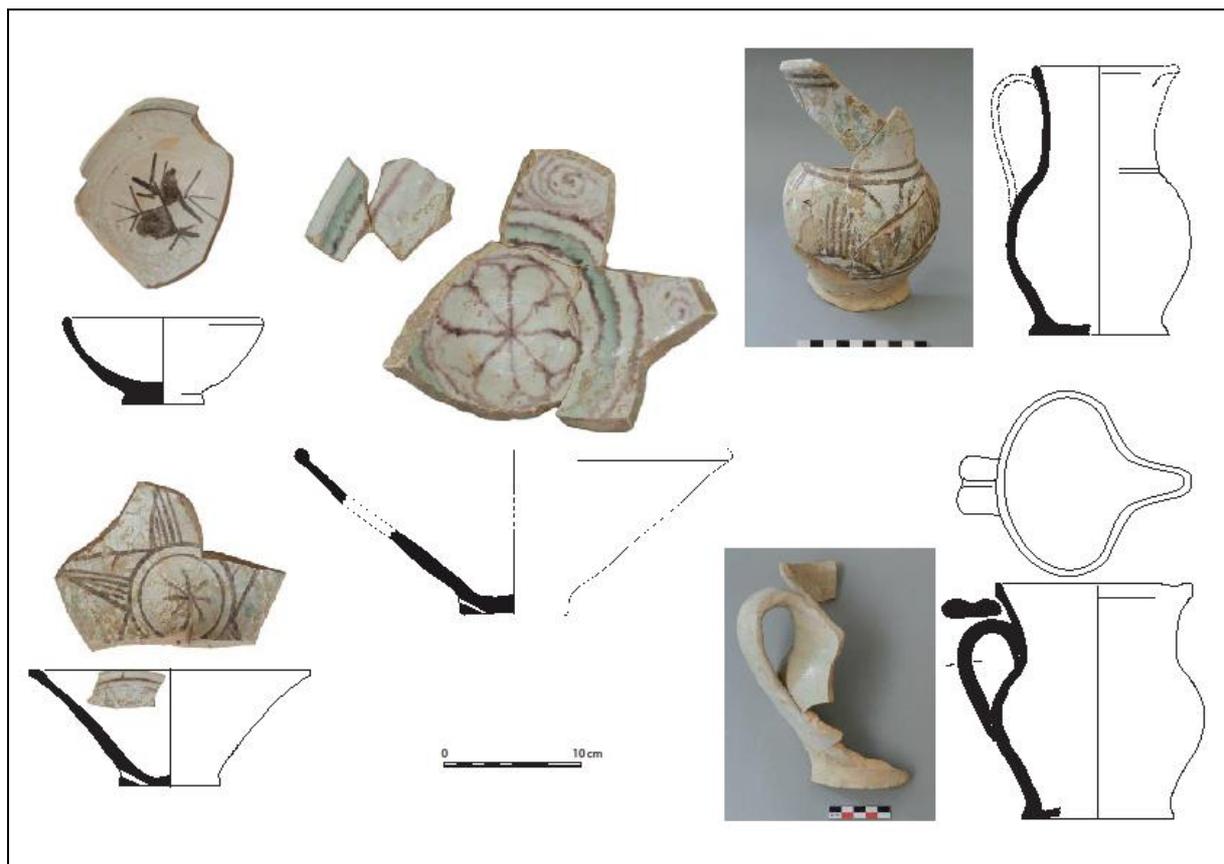


Fig. 3 : faïence dans des formes de cruches, de coupes et de bols

Les apports de cette fouille sont de première importance, tant pour l'histoire locale que pour l'ensemble du Midi méditerranéen. Concernant la période médiévale, ces investigations ont mis au jour un complexe potier riche de plusieurs fours et bâtiments en activité au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est tentant de mettre en relation ces découvertes avec un document de 1339 qui mentionne des officines de potiers à Beaucaire, même si les données archéologiques et cette source textuelle ne concordent pas tout à fait. Malgré tout, les productions beaucairoises mise en évidence par le biais de cette fouille fournissent quelques pistes d'interprétation d'ordre véritablement historique. Sous couvert d'analyses complémentaires, l'hypothèse d'une production uzégeoise délocalisée pourrait être envisagée. Il conviendrait alors de lier l'existence des ateliers mis au jour à l'importance de la ville, chef-lieu de sénéchaussée, et point de passage important pour le commerce entre la France, les États Pontificaux et la Provence. La fabrication sur place de faïences pourrait puiser ses racines dans ce même terreau, propice aux échanges. La qualité des commanditaires régionaux, gravitant dans la sphère de la Papauté nouvellement installée à Avignon, pourrait ainsi constituer un facteur déterminant dans cette situation. Ce terrain économique favorable pourrait expliquer, d'une part, la fabrication sur place de vaisselle fine de qualité et, d'autre part, le déplacement de matière première, et probablement de savoir-faire, en provenance de l'Uzège, afin de placer les potiers au plus près de l'axe rhodanien.

# Découverte d'un atelier de pots à fond marqué des Xe-XIe siècles dans le Forez (Veauches-Loire) (

Toni SILVINO (Archeodunum SA)

## **Veauche – Volvon nord (Loire)**

Tony SILVINO, Thierry ARGANT

A l'occasion de la création d'un lotissement aux confins orientaux de la commune de Veauche (Loire), une opération d'archéologie préventive a permis d'explorer une fenêtre d'environ un hectare de prairies. Le substrat du site est constitué d'une terrasse alluviale de la Loire datant du Villafranchien. Au gré des variations fluviales, des dépressions se sont formées sur cette terrasse, notamment à l'ouest de la zone de fouille. Elles ont été comblées par des dépôts de débordements correspondant à des phases de crues d'intensité irrégulière. A l'est, l'existence d'un chenal ancien du ruisseau du Volvon est attestée, mais son comblement est largement antérieur à l'occupation pérenne du site. Suivant les périodes, on constate néanmoins un déplacement des occupations qui peut être corrélé avec une plus ou moins grande humidité édaphique. Les importantes réserves en argiles plastiques piégées dans les dépressions de marge de la terrasse ont pu constituer, pour les populations médiévales, un stock de matière première facilement exploitable pour l'artisanat céramique.

L'occupation du secteur débute dès la période laténienne et se poursuit jusqu'au IIIe siècle de notre ère. Par la suite, une première phase d'occupation médiévale est localisée sur un point haut du site, à l'abri des inondations. Elle s'articule autour de deux fours de potiers distants d'une centaine de mètres sur un axe nord-sud. A ces deux fours, datés du X<sup>ème</sup> siècle par radiocarbone, sont associées deux concentrations de structures en creux, dont certaines évoquent de possibles bâtiments à architecture bois. Plusieurs grandes fosses peu profondes et à fond plat pourraient, quant à elles, correspondre à des « fonds de cabane ».

Le mobilier céramique provient essentiellement du comblement des deux fours, mais également de nombreuses structures en creux annexes. Parmi ces dernières, deux aménagements semblent être fortement liés à l'activité potière. D'ailleurs, la caractérisation typologique de l'atelier repose principalement sur le mobilier issu ces quatre structures principales. L'intégralité des céramiques inventoriées appartient aux productions à pâte siliceuse cuites dans une atmosphère post-réductrice (mode B). L'examen des pâtes montre une variation de coloris allant parfois sur un même vase de l'orange clair au gris foncé, en passant par le rouge-brun, conséquence d'une technique de cuisson peu élaborée (fours en fosse, meules couvertes, etc). Deux groupes techniques ont par ailleurs été observés. Si le premier est relativement grossier avec notamment de nombreuses inclusions sableuses, le second, plus épuré et plus dur, semble avoir fait l'objet d'un traitement particulier. Ils ont d'ailleurs été identifiés par les analyses physico-chimiques réalisées par V. Thirion-Merle (UMR 5138, Archéologie et Archéométrie). Quelques ratés de cuisson (éléments surcuits ou déformés) ont également été repérés.

L'ensemble de la collection appartient majoritairement à des formes fermées, dominées par le pot globulaire ou oule, doté d'un bord soit en bandeau, soit évasé. Les éléments de préhension sont quasi inexistantes et les fonds sont bombés ou plats. Leur examen attentif permet de déceler des marques en relief. Pour le four F002, sur 118 fonds comptabilisés, 18 exemplaires présentent ce type de décor (soit 15 %). Quant au four F203, sur les 261 individus inventoriés, 47 sont marqués (soit 18%)<sup>3</sup>. Les structures annexes en livrent

---

<sup>3</sup> Ces chiffres sont à prendre avec prudence en raison de la fragmentation importante du mobilier.

également mais avec un pourcentage plus faible (10 %). Le répertoire iconographique demeure relativement basique avec, essentiellement des croix simples et des étoiles à branches rayonnantes perlées ou non. Ces marques présentent des occurrences dans le Lyonnais et le Dauphiné, régions dans lesquelles cette technique est bien attestée. Suivent les cruches, qui s'approchent morphologiquement des récipients précédemment décrits. Si elles sont toutes équipées d'une lèvre évasée, elles peuvent présenter deux types d'élément verseur, opposés à une anse rubanée : bec pincé ou bec ponté. Dans les deux fours, le modèle à bec pincé est majoritaire. D'autres formes fermées ont également été répertoriées en effectifs réduits. Il s'agit de deux pots cylindriques ainsi que quatre grands vases à lèvre évasée, probablement destinés au stockage. Quant aux formes ouvertes, il s'agit principalement de jattes et de couvercles. Les premières arborent différents types de bord (oblique, en poulie, évasé, en biseau, en bourrelet) et restent très évasées. On peut même se demander si ce type de récipient n'a pas pu servir également de couvercle ! Ces derniers comptent un modèle à panse bilobée et un second à collerette.

Les quantités non négligeables de mobilier issues des fours et des structures annexes offrent un échantillon représentatif permettant d'appréhender un horizon chronologique relativement fiable. La présence de récipients à lèvre évasée ou à bandeau, associée à des fonds bombés, permet de placer ces ensembles entre le Xe et le XIIe s. La présence des marques en relief constitue un indice pour resserrer la fourchette chronologique aux Xe-XIe s., si l'on tient compte de la documentation existante. Toutefois, les analyses par radiocarbone réalisées sur des charbons retrouvés dans le comblement des deux fours ont fourni une datation calibrée comprise respectivement entre 780 et 974 (Ly-15468) pour F002 et 888 et 1012 pour F203 (Ly-15467), tend à vieillir quelque peu la chronologie fournie par l'étude du mobilier céramique. Si le four F002 est de fait la structure la plus ancienne, avec une chronologie centrée sur les IXe-Xe s., la datation du four F203 apparaît centrée sur le Xe s. Compte-tenu du répertoire très proche des céramiques des deux fours, les années 900 à 1000, à savoir la fin de la période carolingienne, semble donc à privilégier.

Si la découverte d'une production de céramiques médiévale n'est pas un fait nouveau pour le département de la Loire, cet exemple offre l'opportunité de fournir un échantillon représentatif des productions régionales de la fin du haut Moyen Age. L'analyse du répertoire typologique montre sa conformité parfaite au vaisselier régional de cette période (oules, cruches et jattes à pâte grise siliceuse). Il est dès lors difficile de connaître l'aire de diffusion des produits de cet atelier, qui doit toutefois s'avérer relativement limitée. Cette découverte permet par ailleurs d'éclairer un peu plus la problématique relative aux ateliers de céramiques à fond marqué qui demeurent encore peu documentés. Ce type de vaisselle est surtout connu à travers les sites de consommation du nord de la région Rhône-Alpes (Ain, Savoie, Rhône, Isère, nord de la Drôme). Leur commercialisation dans le département de la Loire, notamment dans les monts du Forez, en Basse Auvergne, ou plus au sud dans le Pilat, était jusqu'ici peu attestée. Si la découverte de cette production à Veauche peut ainsi surprendre, elle permet toutefois de préciser les marges occidentales de leur diffusion. Jusqu'alors, le seul atelier de récipients à fond marqué connu dans la région était celui de Romans-sur-Isère (Drôme), dont la chronologie semble se rapprocher *grosso modo* de celle du site du « Volvon » avec toutefois un corpus de motifs, manifestement dominé par une symbolique chrétienne, totalement différent (étude A. Horry).

Par la suite, un bâtiment sur solin de pierres, à foyer aménagé, prend place, au nord des structures antiques, dans un secteur bas du site aux XIII<sup>ème</sup>-XIV<sup>ème</sup> siècles. Il s'agit manifestement d'une exploitation agricole. La fonction artisanale est désormais exclue, alors que le secteur proche de Saint-Bonnet-des-Oules développe, en amont du ruisseau du Volvon une importante activité de production potière.



Fond marqué provenant du four F 203 – X<sup>e</sup> siècle (© T. Argant, Archeodunum, 2011)

## L'officine de potier de Fiennes (Pas-de-Calais)

Agostini Hélène, Willot Jean Michel  
Centre départemental d'Archéologie du Pas-de-Calais.  
Conseil Général du Pas-de-Calais.

Un projet de construction d'une nouvelle école et de viabilisation d'un terrain par la commune de Fiennes (Pas-de-Calais) a été l'objet d'une prescription de fouille, une opération effectuée de mai à juin 2012 par le Centre Départemental d'Archéologie sur une superficie de 4000 m<sup>2</sup>. La fouille est localisée à proximité du village actuel, à une centaine de mètres de l'église paroissiale.

### L'officine de potier

A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, un atelier de potier s'implante sur le site, occupant une superficie de 2000 m<sup>2</sup>. Deux fours ont été mis au jour, s'organisant autour d'une aire de chauffe commune de forme carrée, mesurant entre 3,80 m et 4 m de côté et profonde d'1,10 m. Le premier four qui est installé au sud de l'aire de chauffe, forme un grand rectangle aux côtés incurvés, de 2,60 m de longueur pour 1,40 m de largeur et préservé sur 1 m de profondeur. Situé au nord de l'aire de chauffe, le deuxième four, construit à la suite du précédent, est moins bien conservé. De plan ovalaire, il est long de 2,40 m à 2,80 m pour une largeur d'1,60 m à 1,80 m. D'autres installations ont pu être rattachées à l'atelier, notamment des fosses d'extraction de matériaux, des cuves de décantation ainsi que deux édifices dont il ne subsiste que les solins en blocs de calcaire. Des datations par archéomagnétisme réalisées dans les fours, couplés avec des datations C14 effectuées dans des structures artisanales périphériques ont établi que l'officine a été en activité entre la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et le début du XV<sup>e</sup> siècle, des résultats qui s'accordent avec ceux de l'étude typologique du mobilier.

L'atelier a produit de la vaisselle et des terres cuites architecturales (tuiles plates et carreaux de pavement), ce qui concorde avec la configuration des fours, notamment pour le premier, le plus massif.

### Présentation de la production de l'atelier

#### Méthodologie de l'étude et présentation des lots

Le mobilier céramique collecté lors de la fouille reste relativement modeste (177 kg) pour un site de production, et ce en raison de la quasi absence de tessonières. Les lots retenus pour caractériser la production de l'officine ont donc été sélectionnés avec beaucoup de prudence, en ne retenant que des ensembles en lien direct avec cette activité. Dans un premiers temps, l'étude de l'unique tessonière du site, de taille réduite (environ 1m<sup>2</sup> et épaisse d'une dizaine de centimètres), composée des ratés d'une seule fournée, a permis l'identification d'un premier groupe de pâte et la caractérisation de deux formes produites avec certitude dans les fours. Puis, dans un deuxième temps, l'étude a porté sur les niveaux d'usage de l'aire de chauffe ainsi qu'un dépotoir d'un des deux fours qui comportaient un nombre élevé de ratés de cuisson. Malgré un taux de fragmentation important, de nombreuses formes étaient identifiables et permettaient de compléter la typologie en élargissant la liste des groupes techniques. Enfin, afin de confirmer ces résultats et d'augmenter le catalogue des formes, des rejets qui tapissaient le fond des cuves de décantations ont également été sélectionnés.

#### Les groupes techniques

Les groupes de pâte ou groupes techniques ont été définis par une observation à l'œil nu des modes de cuisson, de l'aspect extérieur et de la texture. La nature des dégraissants, leur forme, taille et fréquence ont été déterminées à la loupe binoculaire. Sur les seize groupes techniques différents qui ont été repérés au sein des lots céramiques sélectionnés, sept ont été rattachés avec certitude à la production des fours. Ces lots se caractérisent par une grande variété des modes de cuisson (oxydante, réductrice, double cuisson, enfumage terminal) et des dégraissants. Une partie du lot est produite avec des pâtes dures, fines et lisses alors que la seconde est produite avec des pâtes rugueuses utilisant des dégraissants non triés, en proportion importante.

## Les formes et fonctions

A l'instar des groupes de pâtes, un grand nombre de formes (19) ont été associées aux productions de l'atelier. Certaines grandes catégories de forme ont été divisées en type lorsque la morphologie des lèvres ou fonds présentait d'importantes variantes. Les vases de préparation (190 NMI), avec en tête la tèle (148 NMI) ainsi que les vases de service et consommation (139 NMI), les pichets/cruches essentiellement (107 NMI), semblent avoir été privilégiés par les potiers de Fiennes et dans une moindre mesure, les pots (70 NMI), les marmites (35 NMI) et les terrines/jattes (32 NMI). Certaines formes sont anecdotiques, sans doute produites de façon ponctuelle : les écuelles (4 NMI), les gourdes (3 NMI), un couvercle (1 NMI), une assiette/plat (1 NMI), un bol (1 NMI), des pichets à boire (2 NMI) et une tasse (1 NMI). En raison de la nature des lots certaines formes comme la tèle, aisément identifiables malgré la fragmentation importante du mobilier sont certainement surreprésentées. Il n'existe aucune concordance entre les formes et les groupes techniques utilisés. On note toutefois pour la vaisselle de service et de consommation une préférence pour les pâtes dures, fines et lisses.

### Les terres cuites architecturales

De nombreux ratés de cuissons ont été retrouvés dans les lots retenus pour l'étude céramique, mais également en réemploi dans les fours (pour la sole, les languettes et les alandiers) ou dans des comblements de structures en creux.

Il s'agit principalement de tuiles plates, larges de 14,5 cm ou 17,5 cm, épaisses de 1,5 cm et longues de 30 cm environ. Le crochet pour l'accroche est réalisé en repoussant au pouce le bord de la tuile sur 2 cm de profondeur. Les carreaux de pavement sont de forme carrée (15 cm ou 20 cm de côté et épais de 3 cm. La face reposant sur le lit de pose est enfoncée au pouce au centre pour permettre une meilleure adhésion. Les tuiles et les carreaux ne sont apparemment pas vernissés car aucune trace de ce décor même sur les éléments finalisés et utilisés n'a été retrouvée. Enfin, à la différence de la vaisselle, les groupes de pâtes sont réduits : la cuisson est oxydante ou réductrice avec l'emploi d'un dégraissant, principalement de la silice et du calcaire, grossier et en grand nombre.

Des études archéométriques, conduites par Anne Bocquet-Liénard (laboratoire CNRS, UMR 6273, Centre Michel de Boüard) sont en cours. Elles ont pour objectifs de caractériser définitivement les groupes techniques de l'officine, d'associer les argiles décantées prélevées sur site aux productions et de définir une première aire de diffusion.

## **La nécropole du haut Moyen Âge d'Aulnizeux : présentation de la céramique pour une intégration à la base de données ICERAMM**

A. MATHIAUT-LEGROS (Conservatrice départementale musées de Mayenne / EHES)

La base de données ICERAMM, outil de communication et d'échange sur la céramique médiévale, n'a pas bénéficié jusqu'ici de contributions pour le matériel provenant de sites funéraires. Leur présence sur ce réseau paraît cependant indispensable si l'on souhaite disposer d'une vision large du mobilier dans toutes ses utilisations et pouvoir comparer les céramiques issues des deux ensembles, funéraire et domestique. On apporterait ainsi des indices supplémentaires de datation, de nouveaux éléments de réflexion sur la fonction des récipients et des données complémentaires sur la diffusion des productions.

Dans l'objectif d'évaluer la faisabilité d'une mise en ligne des céramiques funéraires sur le site d'ICERAMM, un site « test » a été proposé à la réflexion des utilisateurs du réseau : le cimetière mérovingien d'Aulnizeux, situé dans la Marne. Le statut du mobilier, collection de musée, a conditionné certaines limites, en particulier l'impossibilité de pouvoir pratiquer une cassure fraîche pour observer la pâte. Ce choix a cependant été déterminé par le nombre important de céramiques retrouvées (environ 200) et la qualité correcte de sa documentation, permettant des datations par l'étude des ensembles clos. Ne sont rappelées dans ce résumé que les questions d'ordre méthodologique soulevées lors de la communication.

Aulnizeux se situe dans la zone centre-est, pour laquelle aucune donnée n'est à ce jour disponible. Dans un premier temps, des répertoires des groupes techniques, des formes et des décors ont été définis, à partir des données de cette nécropole. Il est apparu que la bonne conservation du mobilier funéraire, constitué en grande partie de formes complètes, pouvait conduire à une classification trop complexe des formes. Au contraire, la distinction de groupes techniques n'était pas aussi fiable que sur la céramique d'habitat, en l'absence d'observation sur cassure fraîche.

Dans un deuxième temps, les informations ont été mises en forme de manière à être intégrées sous forme de notices dans la base de données. Des datations ont été obtenues pour 92 céramiques, par l'étude typologique du mobilier associé. La question principale résidait dans le choix d'un ensemble valable pour constituer une notice. Si dans le cas d'un site d'habitat, une notice peut être identifiée à une US ou un fait archéologique, à quoi correspond-elle dans le cas d'une nécropole ? L'option testée était de retenir un nombre minimal de cinq sépultures datées pour présenter un type de céramique (un type de récipient devait être observé dans au moins cinq sépultures), mais les résultats n'ont pas été concluants. La plupart des types définis sortaient alors de la sélection, faute d'un nombre suffisant de datations. Cette hypothèse semble donc à écarter.

Deux autres propositions ont émergé des discussions qui ont suivi la communication. La première consiste à réaliser une notice par phase d'utilisation de la nécropole, et à présenter alors l'ensemble des types de céramiques observés dans cette phase. Les éléments de datations servent à dater la phase elle-même, et non plus individuellement chaque type de céramique. Une deuxième proposition consiste à se servir uniquement des répertoires pour intégrer les données funéraires, sans utiliser l'entrée par site et par notice. Dans ce cas, il faudrait indiquer lors de la constitution des répertoires les sites concernés et le nombre de datations obtenues. Deux options différentes sont ainsi défendues. La première conserve une entrée des informations par site, et la datation reste intrinsèque au site. La seconde envisage une entrée par types de céramiques, reposant sur des datations issus de différents sites de la zone d'étude. Un nouveau test paraît nécessaire pour évaluer les intérêts et inconvénients de ces deux possibilités.

## La vaisselle en usage à Bourges à la fin du 14<sup>e</sup> s. – début du 15<sup>e</sup> s. d'après quelques habitations incendiées du quartier d'Avaricum.

Alexandra FINET (Bourges Plus)

La fouille préventive menée par le service d'archéologie préventive de la communauté d'agglomération de Bourges en plein cœur de ville s'est révélée bien stratifiée (12<sup>e</sup> s.-18<sup>e</sup> s.) et offre ainsi la possibilité de poser les bases chrono-typologiques pour la ville.

La ville de Bourges bénéficie de peu d'études sur le mobilier céramique d'époque médiévale et moderne. Ainsi, retient-on, tout particulièrement, le travail de synthèse de La Grosse-Tour (Monnet C.) qui outre un contexte de consommation spécifique, présente un hiatus chronologique entre la seconde moitié du 14<sup>e</sup> s. et le 15<sup>e</sup> s.. C'est précisément à cette période que le quartier d'Avaricum subit un incendie. Ces niveaux de destruction sont exceptionnels de par la nature de leur constitution, puisqu'ils offrent un instantané regroupant des terres cuites abondantes et variées comprenant plus de 150 individus (2100 tessons).

Le croisement des données céramiques et archéologiques (plan des bâtiments) ainsi que la présence de quelques objets ou structures particulières, figés par la destruction violente, mettent en évidence la fonctionnalité des lieux : habitat, commerce (boutiques) et ateliers de productions (cardage, fabrication de savon ?).

Durant cette période, on remarque que l'assemblage céramique comporte une multitude de productions (locales ?) non observées jusque là. Comme pour les périodes précédentes, le faciès se compose principalement de pâtes siliceuses (40%) mais les céramiques à pâte claire (39%) et plus particulièrement celles à engobe et glaçure mouchetée sont en nette augmentation (36,5%). *A contrario*, les productions à pâte blanche sont de moins en moins nombreuses et leur part a nettement diminué (9%).

Le répertoire de formes connaît de véritables changements : l'éventail de formes est plus large même si l'oule à fond bombé prédomine très largement dans la batterie culinaire (pots 2f, 2y, 2z). Les manières de cuire incitent à se servir de différents type de pots, de tailles variables, impliquant un usage distinct. On note des évolutions morphologiques chez les pots pour une meilleure optimisation fonctionnelle : apparition de différents systèmes de préhension (pots 21h, pot 22a, pot 20c, pot 23a), modification du fond qui devient plat (pot 11). A table, la vaisselle à boire bénéficie de nouveaux modèles de tasses (tasse 7) et de gobelets, bien que l'on continue à utiliser de nombreuses tasses polylobées. On observe également une diversité de formes de pichets (pichet 1c et 7). La platerie ne connaît pas de réelle évolution morphologique. Cependant, les bords des plats sont davantage décorés et rehaussés de glaçure. On remarque également deux nouveaux modèles de couvercles : le modèle 5, muni d'une anse plate et le couvercle 1, caractérisé par un bouton de préhension sommital. Quelques objets domestiques comme les tirelires, lampes et pichets miniatures, considérés comme des pots à onguents, complètent le répertoire.

**ICERAMM Lyon 15/11/12 - Stéphane Guyot**  
(docteur en archéologie, SGInvestigations Archéologiques)

La recherche menée sur la céramique médiévale en Auvergne s'inscrit dans le cadre d'études universitaires engagées depuis 1999, puis de missions de recherche ou de contrats de travail.

Au début des années 2000, l'étude doctorale menée sur la Basse Auvergne permet de faire un premier inventaire des sites ayant permis de découvrir de la céramique médiévale ainsi que de les retrouver au sein des différents dépôts. Le résultat est assez décevant et consternant puisque sur les 227 lots répertoriés contenant de la céramique dite "médiévale", 102 sont considérés comme perdus et 64 ont été écartés car il s'agit de prospections pédestres sans références stratigraphiques. Au final, 61 ensembles sont étudiés ce qui permet d'établir la présence de 231 formes, relevant de 48 groupes fonctionnels et de 12 groupes techniques. Pour compléter cette recherche, avec Alban Horry nous nous sommes lancés dans une nouvelle synthèse régionale sur l'Auvergne. Débutée en 2011, celle-ci n'a pas avancé de la manière espérée en fonction de nos plannings respectifs, mais l'année 2013 devrait permettre de reprendre le travail. Cette recherche considère les données de la thèse en incluant des sites récemment fouillés, comportant notamment des datations absolues. 38 sites sont concernés par cette nouvelle approche.

Les derniers travaux menés sur l'Auvergne par le biais de fouilles préventives et de fouilles programmées (Hades et SGInvestigations Archéologiques). Sept études ont été réalisées, une seule dans le département de l'Allier, quatre dans celui du Puy-de-Dôme et deux dans le département de la Haute-Loire. Le Cantal aurait dû être concerné mais l'opération prévue a été différée.

Le premier site est Droiturier dans l'Allier (présenté au colloque *Turner autour du pot* à Douai en 2010), où deux fours de potiers ont été découverts, datés par deux radiocarbone de la période carolingienne (Four 55 : de 883 à 10100, pic à 900 et 973 ; Four 56 : de 792 à 975, pic à 790, 830, 889 et 940). 11 101 tessons sont comptabilisés dans les deux fours découverts, répartis pour 2 902 d'entre eux dans le Four 55, le plus petit, et pour les 7827 autres dans le Four 56. Le Four 55 possède 200 NMI et 123 individus identifiés représentant 27 formes fermées. Les fragments de panse sont les plus nombreux avec 90 %. Ils sont essentiellement recueillis en fond de fosse puisque près de 42 % y sont comptabilisés. Leur proportion décroît à l'approche de la surface. Les groupes techniques, deux seuls sont repérés, tous à base d'argile à forte teneur en kaolinite, mais les mi-fines représentent plus de 99 % du mobilier, cinq individus étant constitués de pâte mi-grossière. Pour ce qui est des cuissons, deux modes principaux sont identifiés, les cuissons oxydantes et les réductrices, ces dernières étant majoritaires à près de 87 %. Leur diffusion montre également certaines différences. Le corpus des formes compte 123 individus pour 17 formes reconnues. Les profils fermés sont majoritaires avec près de 99 % des individus, puisque deux bassins sont découverts. Il s'agit d'oules, de cruches dont 95 % à bec pontés, et des paniers, tous globulaires. Le mobilier découvert dans le grand four, le Four 56, est constitué de 7 827 tessons, où 732 NMI sont identifiés. La répartition du mobilier s'avère totalement différente du premier four. Il prend place dans la partie supérieure du remplissage. Trois horizons sont donc concernés ce qui représente près de 45 % des tessons, soit un peu plus de 2 400 fragments. Ce mobilier se répartit en trois groupes techniques, appartenant tous à une argile à forte proportion de kaolinites. Les pâtes se différencient par leur granulométrie de fines à mi-grossières. En ce qui concerne les cuissons, les réductrices comptent 25 % du matériel et les oxydantes sont à plus de 76 %, elles-mêmes réparties au sein de cinq sous-variantes repérées par leur coloration. Parmi les individus oxydants, les coups de feu sont très nombreux. 236 individus composent le corpus qui a permis d'identifier 49 formes différentes, essentiellement des formes fermées puisque seuls 4 bassins sont décelés. Les autres se répartissent en 133 cruches, 96 oules et 3 paniers. Les cruches sont donc les plus abondantes avec deux répertoires d'appendices. 73 ont un bec ponté et 60 autres un bec tiré-pincé. En revanche, un même profil peut être pourvu des deux types de bec et de deux

types d'anses. Des similitudes sont également repérées entre les cruches et les paniers. Ainsi, la forme du récipient semble indépendante de l'appendice qui lui sera posé.

Le département du Puy-de-Dôme est abordé par quatre sites archéologiques, Ceilloux et Charbonnières-les-Vieilles pour des fouilles de recherches et Clermont-Ferrand et Combronde pour des fouilles préventives.

Le site de Ceilloux est une fouille menée dans un souterrain-refuge, très courant dans la région, puisque 300 unités sont déjà répertoriées. 48 tessons sont comptabilisés dont 33 individus-vases et 13 NMI. Les 13 NMI sont tous identifiés. L'ensemble du mobilier se classe dans deux groupes techniques communs, exclusivement considéré par leur granulométrie, les argiles fines et mi-fines. Pour ce qui est de la cuisson trois modes sont repérés, les cuissons et les post-cuissons oxydantes étant les plus nombreuses avec 28 individus. Deux types de décors sont aussi observés, une incision altérée et deux bandes rapportées. Enfin, le corpus des formes présente dix profils différents pour treize individus. Les pichets-cruches sont les plus nombreux avec six profils, une seule cruche, deux marmites et un pot. Les comparaisons établies avec d'autres mobiliers montrent que l'occupation du souterrain-refuge de Ceilloux s'est opérée entre la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, avec une concentration qui paraît autour du XIV<sup>e</sup> siècle.

Un second souterrain-refuge a également été traité dans le Puy-de-Dôme. Il a été découvert fortuitement lors de travaux (*Achéologia*, de juin 2011). Le mobilier découvert se compose de 386 tessons, dont 335 parois, 23 fonds et 14 rebords. Les fragments de parois représentent donc 87 % du matériel et sont très fragmentaires. 32 NMI ont enfin été identifiés. Les pâtes sont classées en deux groupes techniques des argiles communes, les fines et les mi-fines. Un peu plus de 91 % des individus sont façonnés avec une pâte mi-fine. Enfin, les cuissons sont essentiellement oxydantes, illustrées par plus de 89 % du matériel. Toutefois, deux autres sont observées : les réductrices-oxydantes et les réductrices-réductrices. Le corpus de ce mobilier est composé de 13 individus identifiés, répartis en 11 formes. Le pot fermé est le plus abondant. 5 s'apparentent à des marmites ou des pots à cuire, la fragmentation n'a pas permis de l'estimer, alors que 5 pichets-cruches et 1 pichet sont identifiés. Les comparaisons établies avec du mobilier daté ont permis de mettre en évidence un intervalle entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, avec une préférence pour le XIV<sup>e</sup> siècle. Cette datation a toutefois été écartée au résultat du radiocarbone qui, lui, considérait une chronologie entre 1050 et 1260. La poursuite de la fouille en 2011 a en revanche permis de découvrir une bulle papale qui a davantage privilégié les propositions chronologiques établies par la céramique puisque la bulle a été frappée lors du siège de Martin V entre 1281 et 1285, rappelons que l'étude céramologique envisageait au préalable un intervalle entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> en privilégiant le XIV<sup>e</sup> siècle.

La fouille de la rue de l'Oratoire à Clermont-Ferrand a permis de mettre au jour une succession d'habitats urbains. 852 tessons de mobilier médiéval ont été extraits. Comme pour les autres les fragments de panses sont les plus nombreux avec 642 tessons. 563 individus-vases sont comptabilisés, représentés par 167 NMI. Les groupes techniques sont multiples puisque la chronologie s'étend du bas Moyen âge à l'Époque moderne. Ainsi, les pâtes fines concernent 19 individus, dont 3 faïences et 1 porcelaine, les autres étant à forte teneur en kaolin. Les pâtes mi-fines, essentiellement des communes, représentent le reste du mobilier soit plus de 96 %. Les quatre modes de cuissons sont représentés, mais les oxydantes s'avèrent les plus abondantes avec un peu plus de 63 % du mobilier. En ce qui concerne le corpus des formes, il se compose de 23 marmites/oules, 1 éventuel couvercle, 10 cruches de conservation, 3 cruches de tables, 8 cuiviers, 1 fusaïole, 2 couvercles et 1 bol. Toutes les formes fermées sont essentiellement globulaires, notamment les cruches, alors que les formes ouvertes se révèlent d'un grand gabarit comme ces cuiviers. Chronologiquement, le mobilier médiéval s'inscrit, à l'exception des quelques individus modernes, dans un intervalle chronologique des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, pouvant être réduit pour certains horizons entre le milieu du XIII<sup>e</sup> à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. En revanche, la majeure partie des formes découvertes adopte des profils très courants dans la région et

fabriqués dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle sans aucune évolution morphologique, ceci expliquant certaines difficultés de datation.

L'étude suivante est celle de la ZAC de l'Aize à Combronde, où des habitats et une zone potentiellement de commerce a été découverte le long de la voie entre Clermont-Ferrand et Montluçon. Le mobilier découvert se compose de 5 788 tessons. Les panses représentent 5 110 tessons, soit plus de 88 % du lot. Quatre groupes techniques sont repérés, deux fins, dont un kaolinitique, une argile commune mi-fine et une dernière commune mi-grossière. Parmi les cuissons, les quatre modes sont repérés mais deux se démarquent aisément, les oxydantes qui représentent près de 47 % du mobilier et les réductrices avec près de 53 %. Le corpus morphologique a permis de répertorier 64 formes au sein 364 NMI. Les comparaisons menées pour l'établissement de la chronologie ont permis de cerner un intervalle de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle pour la phase 1 de l'occupation et la fin du XIV<sup>e</sup> pour la phase 3. Le résultat d'un radiocarbone obtenu sur des os considère la phase III entre 1284 et 1410, ce qui est similaire à la chronologie des comparaisons céramologiques.

Le dernier site se situe en Haute-Loire sur la commune d'Alleyrac, encore une fouille d'un souterrain-refuge. Fouillé en 2007, l'étude du mobilier a été effectuée en 2012 avec le soutien financier de la Drac Auvergne. Le mobilier se compose de 4 194 tessons, dont 232 NMI, qui ont fait l'objet d'une fouille carroyée. La répartition du mobilier montre que la majeure partie du mobilier avoisine les foyers, localisés par les étoiles. Le mobilier représente trois groupes techniques, toutes des variétés de pâtes communes. Pour ce qui est des cuissons, les quatre modes sont repérés avec des proportions différentes. Les réductrices sont représentées par plus de 73 % du mobilier et les oxydantes par 25 %, les autres étant négligeables. Le mobilier est assez rustique, interprétations confortées par l'indigence des décors. 21 portent des décors, dont 19 des incisions et 2 bandes rapportées. Une seule exception, un pichet pourvu de *sgraffito*. Les comparaisons menées sur le mobilier régional ne sont pas abondantes et pour cause, les seuls ensembles étudiés dans la région sont essentiellement modernes ou découverts dans les années 1970 ou 1980 et n'ont pas fait l'objet d'étude. Il faut en revanche noter l'existence de certaines similitudes avec du mobilier de la vallée du Rhône et notamment de l'Ardèche. Les aires de diffusions semblent ainsi s'établir sur le versant sud-est du Massif Central. Enfin, la chronologie mise en évidence tend vers les XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles pour l'ensemble du mobilier. Cet intervalle peut être axé vers le XIV<sup>e</sup> siècle si l'on considère seulement quelques critères, sans exclure le début du XV<sup>e</sup> siècle.

Cette proposition chronologique clôture ce petit tour céramologique de l'Auvergne. Il devrait se compléter très prochainement, puisque plusieurs lots non négligeables ont été découverts par l'Inrap et par Hadès, promettant de tous nouveaux repères.